

Rosa Romano Toscani

# Mémoires d'un fidèle serviteur



Extrait

Portaparole



C'est drôle ! Il y a trois années, j'ai été chargé de filmer une vidéo pour le Musée de Balzac au château de Saché où le Géant des Lettres a tant travaillé. J'avais imaginé une conversation avec son valet en juillet 1834. Balzac, il serait évoqué entre nous, en attente de son arrivée prévue pour le dîner. On sentirait sa présence comme s'il était là, à papoter et à rigoler avec nous, tous plongés dans une scène de vie familiale.

Pour différentes raisons je n'ai pas réalisé cette vidéo, mais j'ai eu le grand plaisir de retrouver cette idée dans *Mémoires d'un fidèle serviteur* de Rosa Romano Toscani. Il s'agit d'un roman qui témoigne d'une connaissance approfondie du sujet, où le grand écrivain surgit vivant et palpitant des souvenirs de son valet. Pour les novices qui ne le connaissent pas, c'est une occasion formidable pour rencontrer ce Géant, les autres s'amuseront à découvrir de faux détails fourrés avec maîtrise parmi de vraies anecdotes. (Paul Métadier)



**Rosa Romano Toscani**, psychothérapeute, est née à Rome, où elle vit et travaille. Passionnée de littérature française, elle est aussi présidente de la société italienne des amis d'Honoré de Balzac.

Rosa Romano Toscani

MÉMOIRES  
D'UN FIDÈLE  
SERVITEUR

traduction  
Thanh-Vân Tôn-Thât

Roman

Collection I venticinque  
dirigée par Elisabetta Sibilio

Impression  
Geca / Industrie Grafiche  
San Giuliano Milanese (MI)

Mise en page  
Maria Chiara Santoro

© Portaparole

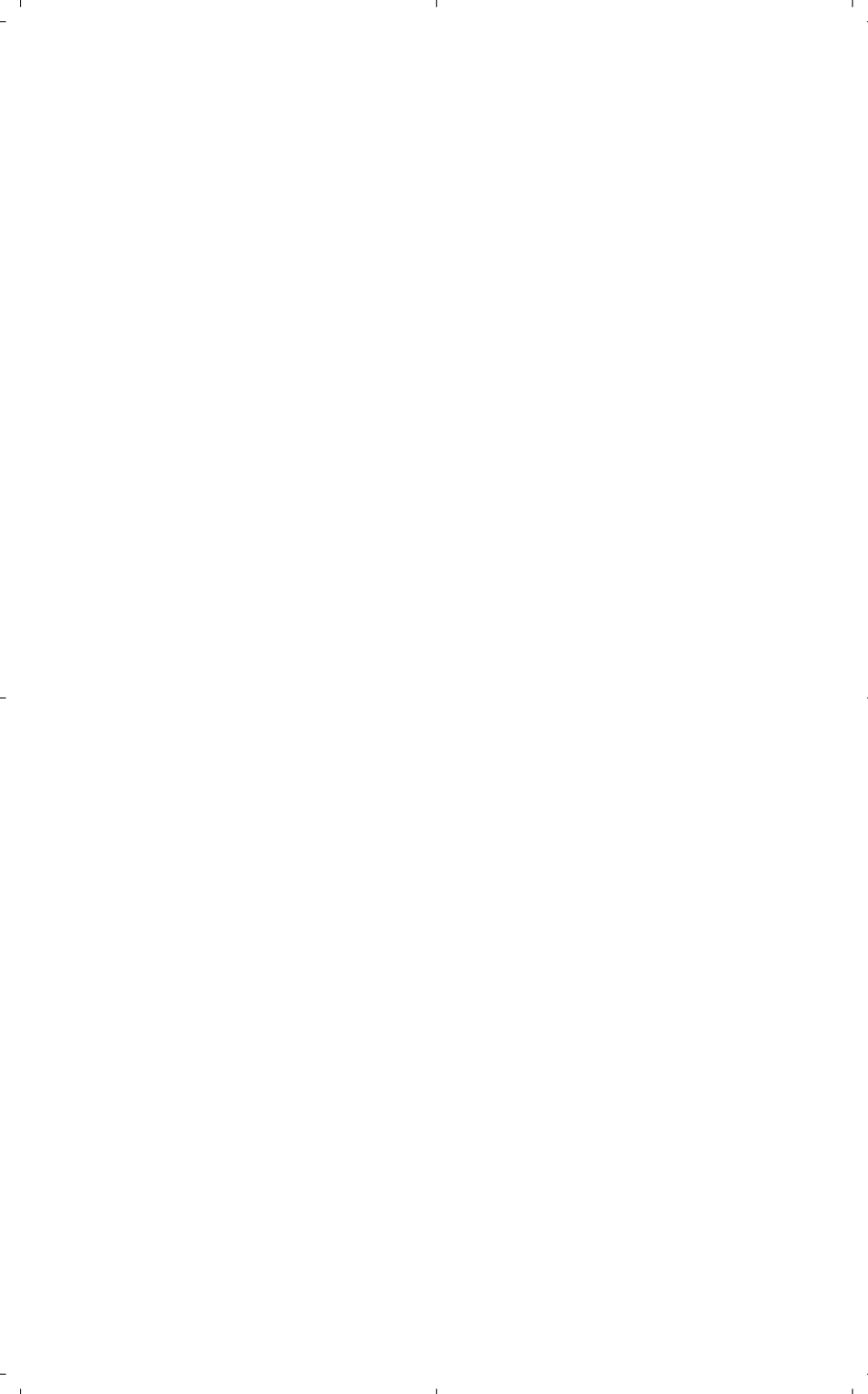
00178 Roma  
Via Tropea, 35  
Tel 06 90286666  
[www.portaparole.it](http://www.portaparole.it)  
[info@portaparole.it](mailto:info@portaparole.it)

ISBN 978-88-97539-30-8

1<sup>e</sup> édition novembre 2013  
2<sup>e</sup> édition novembre 2016

Le hasard est le plus grand romancier du monde ; pour être fécond, il n'y a qu'à l'étudier.

*Honoré de Balzac*



*La Modeste* a un toit en ardoise comme le château au fond de la plaine sur lequel il se reflète. La porte et les persiennes bleu ciel rompent la monotonie des pierres irrégulières avec lesquelles la maison a été construite. Des géraniums colorent les rebords. Le lierre monte jusqu'à la cheminée et les rosiers grimpent aussi sur les murs.

Immobile comme le chêne antique sur lequel j'appuie ma vieille carcasse, j'observe avec orgueil les rangées du vignoble. Les derniers sarments seront bientôt coupés. Les vendangeurs en pleine effervescence dès les premières heures du jour se succèdent avec leurs paniers remplis de raisins. Un vent impertinent ébouriffe mes cheveux et embrouille encore plus mes souvenirs. Les regrets affluent dans ma mémoire. Une longue existence a emprisonné les fécondes années.

Je fais un geste de la main, plein d'une mélancolie douloureuse et poignante, du haut de la fenêtre du grenier avec l'illusion de voir sa silhouette bouger comme les branches des ormes qui ombragent le parc. Je me dois d'acheter cette maison. La vue du château favorisera la reconstitution des souvenirs. Le rachat est encore possible.

À présent, assis sous le chêne, je me suis plongé dans l'écriture. La voix de mon fils me fait sursauter.

— Je suis là ! crié-je.

— Grand-père, grand-père, je suis là moi aussi.

Angèle se précipite dans mes bras et je la serre tendrement contre mon cœur. Elle grandit de jour en jour, sa petite robe de mousseline blanche est devenue trop courte. Elle s'assoit sur mes genoux en riant. Elle a les mêmes yeux que Thérèse, mais ses cheveux blonds et ses traits délicats sont ceux de ma belle-fille. Avec elle je redécouvre les inquiétudes et les joies d'un père novice.

— Qu'est-ce que tu étais en train de faire grand-père ?

— Je repensais à la vie, lui dis-je.

— Grand-père a travaillé pour l'un des plus grands romanciers français et à présent lui aussi écrit des livres, dit mon fils d'un ton ironique.

— C'est vrai ? demande la petite avec insistance.

— Ton papa aime plaisanter.

Mon fils ne peut imaginer combien cet exercice pénible est nécessaire pour moi.

— Grand-père, on va voir les canards ?

Je me redresse en m'appuyant sur ma canne. La fillette court en poursuivant les volatiles qui plongent dans l'étang en caquetant.

Angèle cherche alors à attraper les canetons.

— Laisse-les rejoindre leur maman, lui dis-je, en cherchant à la convaincre et en lui prenant la main.

Mon fils me demande des nouvelles de mes mémoires. Je pense aux circonstances qui ont changé le cours de mon destin mais ne trouve pas de réponse. Heureusement, le petit ange qui sautille autour de lui détourne son attention.

— Allez, nous devons partir. Dis au revoir à grand-père.



Ils partent vers leur vie à venir alors que je me retourne vers la mienne que je me refuse à laisser complètement s'enfuir loin de moi.

Le temps passe rapidement. Bientôt sonnera la cloche des adieux.

De nouveau assis sous le chêne, je vois de loin Thérèse rentrer chez elle, revenant du jardin, le panier rempli de légumes. Elle se hâte de préparer le déjeuner pour nourrir les paysans tandis que nouant le fil de mes souvenirs, je remonte au jour où, pour la première fois, j'ai entendu prononcer son nom.

\* \* \*

Gaston, le vieux cocher, parlait avec beaucoup d'excitation. Le fils du colonel était venu annoncer la nouvelle de l'accident. Jean de Margonne, le seigneur du château de Saché, était déjà dans son cabriolet et m'ordonna de monter. La route pour Saint-Cyr semblait interminable. À notre arrivée, je vis un tilbury renversé et un homme à terre, évanoui. On dut achever le cheval estropié.

Je ne connaissais pas le blessé mais je savais qu'il s'agissait d'un célèbre écrivain. Il avait fui Paris où une épidémie de choléra avait semé la panique, en ce mois de juillet 1832. Le docteur Knolte, après avoir pansé sa tête, afin de lui épargner les cahots d'un retour à Saché, ordonna qu'on l'allonge à l'intérieur de la voiture et qu'on le conduise chez sa vieille nourrice qui habitait dans ce village.

Monsieur de Margonne était à la fois préoccupé et furieux. Ce jeune homme auquel il était attaché ne manquait pas de lui créer des problèmes. Et puisqu'il devait rentrer dans son château, il me demanda de rester pour veiller sur lui.

Je restai à ses côtés jour et nuit, toujours prêt à lui porter secours. Au déjeuner et au dîner, je l'aidais à avaler le bouillon que sa vieille nourrice lui préparait en grommelant et en priant. Le médecin arrivait dans la soirée, soignait sa blessure et donnait des ordres pour le lendemain. Il appuyait sur le lit son béret de velours et je m'empressais de le déplacer : son geste m'épouvantait comme une sorte de maléfice et me rappelait la triste fin de mon père. Puis peu à peu l'infirme recouvra la santé et exactement un mois après l'accident, Gaston, le cocher de la maison Margonne, vint le chercher pour le reconduire au château où je continuai à m'occuper de lui. En le voyant sur pied, on avait plus l'impression d'avoir affaire à un paysan qu'à un seigneur, un moine peut-être, un bénédictin comme ceux que j'avais si souvent vus dans l'abbaye : l'air souffrant, le visage émacié, les cheveux ébouriffés, le corps avachi.

En octobre, le malade, qui n'était pas tout à fait rétabli, dut revenir de toute urgence en ville. Il souhaitait que je le suive. Monsieur de Margonne proposa alors à ma mère de me mettre à son service, mais elle refusa, effrayée par l'éloignement, du moins c'est ce que je crus. Elle affirmait que cet homme n'aurait pas une bonne influence sur moi, qu'aux yeux de tous il passait pour un grand libertin. Accablée par mon insistance, elle maudit le jour où elle avait accepté de m'envoyer porter secours

à cette *crapule*. De mon côté il m'était devenu très difficile d'expliquer les raisons qui me poussaient à le suivre. L'amabilité qu'il montrait à mon égard et sa gratitude pour chacun de mes gestes furent peut-être à l'origine de ma décision, mais pas entièrement. Je sentais que j'avais trouvé en lui une source où puiser ce dont j'avais besoin pour grandir et je ne voulais pas y renoncer. Il n'aurait servi à rien de discuter avec ma mère. Je gardai le silence et attendis. Je refusai de manger et de boire pendant dix jours. Après avoir réfléchi au malheur auquel elle m'exposait, elle finit par me donner son accord.

[... ... ...]

L'aube avait du mal à naître comme cela arrive parfois lorsque l'obscurité d'un ciel nuageux l'emporte sur la lumière. Tout était noyé dans le brouillard. La route se découvrait aux regards au fur et à mesure qu'on avançait. De plus près, les maisons et les arbres semblaient émerger d'un rêve.

Les oscillations régulières de la voiture plongeaient les passagers dans un sommeil encore plus profond. Mais de temps en temps, les cahots réveillaient le bébé, causant une pagaille comique. Chacun voulait se dévouer pour l'apaiser.

Le prêtre qui était assis à ma droite, avec une disgracieuse protubérance qui enlaidissait son nez, se déplaça en premier pour offrir à la jeune mère le siège qu'il occupait, plus adapté, d'après *lui*, pour favoriser le repos de la petite.

Le monsieur à ma gauche, qui jusqu'à présent n'avait fait qu'étaler ses connaissances haut placées, mettant en lumière son jabot jaune, exactement le même que Buisson exposait sur le mannequin de son atelier, bon-dit également sur ses pieds et vacilla comme la flamme d'une lanterne, en risquant de tomber sur la petite qu'il avait la ferme intention de calmer.

Le troisième voyageur, avec des boutons rouges qui se détachaient sur une redingote verte, semblait d'un âge bien avancé ; assis en face de moi et à côté de mon maître, il s'était soulevé, secouant son menton pointu comme pour dire à tous : « Est-ce qu'on a besoin d'aide ? ».

Mais voici qu'à ce moment précis, contre toute attente, Monsieur, tendant les bras, s'était emparé du nouveau-né qui, comme par magie, avait laissé échapper un petit rire de satisfaction. Ou du moins ce qui, à la première heure du jour, dans une diligence perdue dans la campagne noyée dans le brouillard, pouvait apparaître aux passagers fatigués comme *un petit rire de satisfaction* et qui, si cela avait été vrai, aurait représenté dans l'absolu le premier rire de sa vie, car elle était minuscule la petite créature que le célèbre écrivain avait réussi à endormir, afin d'assurer la tranquillité générale.

[... ..]

La petite dormait et les voyageurs s'étaient tus. Devant moi la plume de l'écrivain avait commencé à glisser sur le calepin, indifférente aux soubresauts de la voiture. Il levait de temps en temps les yeux éclairés par une lu-

mière intérieure, comme pour mettre au point une pensée sur le point de s'évanouir. La main, en cet instant fugace, restait immobile, suspendue en l'air, en attendant que les mots se forment dans son esprit. Plissant le front, les sourcils froncés, les lèvres charnues serrées : le miracle de la création était en cours. Le Prométhée créateur passait en revue le flux d'émotions et d'images et il laissait courir sa plume, griffonnait sur la feuille avec fougue, presque avec violence, et moi je n'entendais plus le bruit des roues sur la route, mais seulement le grattement de cette plume.

Dans les pages de ses livres je retrouverais les forêts de chênes et de hêtres centenaires qui bordaient la route ; les feuilles jaunies qui tremblaient au vent et donnaient des couleurs à l'automne ; les nuées d'oiseaux en rangs serrés qui nous survolaient ; le manteau de brouillard qui s'espaçait, laissant entrevoir un ciel strié de nuages qui ne parvenaient pas à cacher entièrement le soleil pâle de cette matinée.

Une secousse plus violente réveilla Francine et ce fut de nouveau le tohu-bohu. Un faucon effrayé par le passage de la voiture avait lâché sa proie au moment où nous longions la Loire.

Après un défilé de villages, une fois dépassés les dernières maisons et les peupliers bordant l'allée qui menait à Tours, la vue s'ouvrit sur une large plaine et le chemin devint monotone. Mais mon romancier continuait à noircir les pages de son écriture serrée, plongeant fréquemment sa plume dans l'encrier de son écritoire de voyage. Comme Rossini, il composait *sa* symphonie. Et la musi-

que de l'écrivain, magnifique comme celle de *Guillaume Tell* qu'il avait entendue à l'Académie Royale en sa compagnie, pénétrait dans mon esprit au moment précis où la voiture entrait dans la vallée de l'Indre et de la Loire. Toute la beauté de la Touraine défilait sous nos yeux.

C'est alors que mon attention fut attirée par l'abbaye et son vignoble dans les méandres duquel ma mémoire se perdit. La lumière allongeait l'ombre du pommier chargé de fruits sur le bord du muret qui entourait la propriété. Les constructions me parurent rabougries par rapport à l'image majestueuse qu'elles avaient laissée dans mes souvenirs. Le bâtiment central était dominé par un clocher. La flèche aiguë qui fendait le ciel suffit à me ramener aux jours lointains de mes douze ans quand, pour la première fois, ma mère voulut m'emmener aux vendanges.

[... ..]

Les semaines au château passaient, bien remplies, et je n'avais pas encore eu la possibilité de respecter mon programme, à savoir fleurir la tombe de mes parents ou boire le vin tout juste tiré avec mes camarades.

La comtesse avait envoyé une lettre dans laquelle elle confirmait sa présence à Vienne avec sa fille et son mari. L'amoureux impatient, pour hâter son départ, fut obligé d'augmenter ses heures de travail en les prenant sur son sommeil. Les promenades furent réduites juste à quelques pas dans le jardin, une halte à la roseraie pour une séance d'extase olfactive avec ses roses préférées : la

Belle de Crécy, couleur de cerise et sans épines, la Belle Galatée, d'une couleur si pâle qu'elle semble transparente, Cornélia, la plus vive et la plus tenace, couleur abricot ; et enfin, le Chapeau de Napoléon, la plus parfumée de toutes ; penché, les yeux fermés, il plongeait son nez pour en aspirer l'essence et la retenir le plus longtemps possible. Le même rite se répétait au milieu des plantes aromatiques du potager : il secouait les buissons de romarin pour diffuser leur parfum et en jouir, saisissait quelques branches de thym, de marjolaine ou de menthe et les frottait dans ses mains avant de les porter à ses narines pour s'en enivrer.

Pendant quelques jours un orage sévit et mit fin même à ces courtes déambulations dans le jardin. Il restait enfermé dans sa chambre où j'étais le seul être vivant toléré, toutefois obligé de garder le silence et muet comme la cithare. Je lui apportais des repas frugaux qu'il mangeait sans s'arrêter d'écrire, de relire ou de déclamer à voix haute ses ratiocinations. Parfois il réclamait mon attention en frappant avec ses phalanges la surface de la table, et quand j'accourais, il me montrait de l'index la cafetière, le feu à attiser ou le fauteuil pour m'inviter à m'asseoir et à l'écouter. Les commentaires n'étaient pas demandés, mais il interrompait souvent sa lecture et, m'appelant par mon nom, il m'expliquait le caractère d'un personnage qu'il était en train de créer, en anticipant l'action à venir, l'imminente disgrâce ou le sort favorable qui l'attendait. Il m'en décrivait les vêtements, les expressions du visage, le langage, la fragilité, tant et si bien que, lorsque je les aurais retrouvés dans ses livres, j'aurais eu l'impression de les connaître. Ainsi, lorsque j'ai vu apparaître, dans les pages

du *Père Goriot*, la pauvre Victorine misérablement abandonnée par son père, ses traits, son langage simple, sa modestie et ses bonnes manières me rappelèrent le martèlement de la pluie, le crépitement du feu, le sifflement de la cafetière durant ces journées, qu'il me semblait avoir partagées avec la jeune fille de la pension Vauquer.

Parfois il était furieux contre lui-même : le génie qui était en lui ne parvenait pas à décrire efficacement la complexité de la vie. Il se plaignait du manque de vérité de Goriot. Ensuite, après avoir froissé les pages qu'il avait relues, il se mettait à les réécrire entièrement. Il le faisait renaître une seconde fois à travers les paroles de la tenancière de la pension, et alors il s'exaltait d'avoir eu l'idée juste. Mais ensuite il recommençait quand il arrivait à dépeindre Rastignac, à son avis, décoloré comme une apparition. Moi-même, quelquefois je ne réussissais plus à comprendre quoi que ce soit, où commençait la fiction et où s'achevait la réalité. Quels personnages étaient vrais et lesquels étaient inventés ? Quand il me décrivait Ève, sublime dans ses habits de velours violets, l'ombrelle de la même couleur, la voilette en dentelle de Venise, était-ce son Ève réelle ou l'héroïne qu'il avait créée ?

Cependant tout ne se réduisait pas aux personnages, il y avait le monde entier qu'il voulait recréer. La vie avec toutes ses facettes. Les idéaux les plus nobles et les pires bassesses de l'être humain. Il voulait réaliser une grande fresque où les hommes, prolétaires, commerçants, bourgeois et nobles, seraient dépeints avec une abondance de détails, où serait représenté le moindre mouvement de la pensée. Une grande comédie où les personnages auraient été les citoyens de la France. C'est à cette occa-



sion que la signification du mot « comédie » commença à entrer dans ma tête.

Déjà à l'époque, cela ne lui apparaissait pas comme une entreprise démesurée. Comme il était né le 20 mai 1799 à onze heures du matin, le saint dont il portait le nom, comme les Parques de la mythologie, décida pour lui de son destin. Au moment même où Napoléon partait à la conquête du monde à la pointe de son épée, l'écrivain forgeait son art pour le conquérir avec sa plume : avec lui, et non avec Napoléon, Paris et toute la France allaient devenir le centre de la gloire et de la misère de toute une époque.

Au paroxysme de son exaltation, entièrement possédé par son travail, brûlant de passion et de ferveur, impétueux comme les eaux d'un torrent, il convoitait la renommée et le succès. Le visage violacé et les veines du cou gonflées, il se donnait des coups de poings vigoureux sur la poitrine, comme un fou furieux. D'une voix altérée, il pestait contre la mauvaise gestion de sa vie, contre la dissipation des idées et de l'argent et s'imposait à lui-même de nouvelles rigueurs, l'abandon de tous ses vices, l'utilisation judicieuse de son talent. Son ambition était de vaincre les géants, il voulait dépasser ses propres limites. Il ne paraissait pas avoir la lucidité nécessaire à l'acte de création. Pourtant ce fut dans un de ces moments de confusion que lui vint l'idée fulgurante pour sa Comédie : le fameux retour des personnages. Je ne savais pas ce que cela voulait dire, je ne parvenais pas à imaginer en quoi consistait « le retour ». Je ne pourrais le découvrir que bien des années plus tard, en lisant ses autres romans où je retrouverais Vautrin — le personnage sournois et sans

scrupules que j'avais laissé dans *Le Père Goriot*, le forçat évadé du bagné de Toulon — sous les habits d'un faux prêtre espagnol qui deviendrait successivement chef de police, transporté de Paris dans une ville de province comme d'un monde précédent dans les pages d'un nouveau livre qui n'avait rien à voir avec *Le Père Goriot*.

Comme après la crise d'un possédé qui s'est laissé envahir par une force brutale et surhumaine, de même, après avoir longtemps travaillé, il s'allongeait épuisé sur son lit, fermait les yeux et en quelques minutes sa respiration devenait plus lourde, finissant par se transformer en bruit sourd et grave que je percevais comme une musique suave et dispensatrice de paix.

Si rescapé de trop d'heures de veille et de tension, je m'écroulais moi aussi, il m'arrivait parfois de rêver. Dans mon sommeil je me retrouvais dans la quiétude des lieux de mon enfance, juché sur la branche d'un arbre pour observer d'en haut une prairie fauchée, des rangées de vigne ou les nuances de rose entre les nuages au-dessus de la ligne droite qui séparait le ciel du vert des champs. Son réveil me ramenait alors brusquement à la réalité au point de me faire regretter de m'être endormi, puisqu'en dormant je n'avais pas profité pleinement de ces heures de bonace avant que la mer recommence à être agitée.

[... ..]

Le refrain des grillons matinaux avait été interrompu par le hennissement des chevaux et le grincement des

roues de la voiture de Laure partie avant notre réveil. Outre le rappel de ses devoirs de mère, c'est Goriot qui l'avait poussée à avancer son départ : elle avait été tellement séduite par ce qu'elle avait lu sur lui qu'elle ne voulait pas priver l'écrivain du temps précieux qu'il aurait pu consacrer à la conclusion de son roman. Elle avait connu le personnage au sommet de la richesse et l'avait suivi ensuite quand, dépouillé de tous ses biens à cause de l'avidité de ses filles, il tombait dans la plus abjecte pauvreté. Elle ne savait pas encore que le pauvre homme allait être abandonné sur son lit de mort, mais elle avait compris que dans cette vie malheureuse étaient concentrées toutes les misères humaines et que ce roman serait un chef-d'œuvre. Elle avait été frappée par le langage sonore et plastique, puissant comme la peinture de Daumier, et l'utilisation des verbes à la tournure négative pour décrire tout ce que Goriot ne pouvait plus faire. L'aspect sordide, malsain et dégradé de la pension où il vivait comme l'apparence négligée de la propriétaire revêche, au nez en forme de bec de perroquet et qui marchait en traînant la savate, lui annonçaient les tragédies imminentes que toute la France et elle avaient hâte de connaître.

Tel était à peu près le contenu de la longue lettre que Laure avait laissée bien en vue dans sa chambre, avant son départ précipité. Elle avait ajouté à ces propos mille tendresses pour son frère et n'avait pas oublié de m'adresser aussi une pensée affectueuse.

Le regret de ne pas avoir embrassé sa sœur avant son départ se dissipa rapidement. Le tendre frère appréciait

d'avoir encore un jour, en plus des trois autres, avant l'agitation que causerait l'arrivée de sa mère et de son frère Henry. Il décida de s'enfermer dans sa chambre et de mettre à profit tous les instants de la journée pour essayer de mettre un point final à Goriot et de faire plaisir à Laure. Ce programme imposait ma mise à l'écart ainsi que celle de Zorosky.

Ces journées qui s'envolaient pour lui, rapides comme l'éclair, furent pénibles pour moi, justement en raison des longues heures d'inactivité auxquelles j'étais contraint. La division entre le jour et la nuit avait complètement disparu. Il vivait comme dans une sorte de transe, dans une activité fébrile et incessante comme je l'avais déjà vu en d'autres occasions. Il ne mangeait que du pain et du fromage ou des tartines sans jamais lever la tête de ses feuilles. Il ne s'endormait que pendant quelques heures quand il s'écroulait de fatigue, assis et rarement couché. Au réveil il allait aux toilettes, mais sans se laver ni changer de linge. Le froc blanc qu'il portait avait épousé la forme de son corps, était d'une saleté indécente, surtout les manches avec lesquelles il avait l'habitude d'essuyer son front moite quand il était au paroxysme de sa création. Inutile à ces moments-là de l'inciter à se soucier de son apparence. Un bain représentait à ses yeux trois ou quatre pages d'écriture en moins et il avait en outre l'impression qu'une pause aurait dissipé les idées qui affluaient dans son esprit et qui faisaient irrésistiblement pression pour être transcrites.

Zorosky restait dans une immobilité si parfaite qu'il semblait faire partie du mobilier ; blotti par terre près de la cithare, il bougeait seulement de temps en temps

ses yeux pour le scruter à la dérobée. On aurait dit qu'il était constamment en adoration devant son maître. C'est seulement quand il avait une envie pressante qu'il s'approchait de la porte et attendait qu'on la lui ouvre. Ayant assouvi ses besoins de nourriture ou autres, il revenait en silence pour reprendre sa position initiale.

Je rêvais du bain que lui refusait de prendre, mais moi aussi j'étais obligé de limiter mes ablutions. Je ne m'en occupais que lorsqu'il dormait, si j'arrivais à résister au sommeil. Heureusement Gaston avait la tâche de nous apporter ce dont nous avons besoin. Pour ne pas le perturber, il avait été convenu que, du moins dans la journée, il monterait régulièrement toutes les heures pour voir si j'avais laissé quelque message derrière la porte : de cette manière je présentais les instances que madame de Margonne se hâtait de satisfaire.

Ces jours-là, au milieu d'un silence souverain, il m'adressa rarement la parole et une fois seulement il laissa échapper quelques bribes à voix haute. À cette occasion il me regarda, attendant ma réaction que je ne sus exprimer. Pourtant je me souviens bien qu'il s'agissait des pages les plus émouvantes du livre, précisément celles qui précédaient et incluaient l'épisode dans lequel la dépouille de Goriot était ensevelie en l'absence de ses filles. Une autre fois, réveillé et en proie à l'insomnie après un bref assoupissement, il avait voulu me raconter, d'une voix presque essoufflée, qu'il avait rêvé de la mansarde de la rue de Lesdiguières et de la vieille domestique que sa mère avait envoyée pour l'espionner. Il se préparait pour le bain, tout nu, me dit-il, quand il se

rendit compte que deux yeux exorbités le scrutaient, il chercha à attraper un linge qui tomba par terre et la femme, en découvrant des dents pourries, laissa échapper un éclat de rire dément. Il dit que ce rêve portait malheur, que quelque chose de mauvais allait arriver. Pourtant il se remit à écrire.

[... ..]

La lumière radieuse du soleil qui venait de se lever dessinait à travers les frondaisons de gracieuses broderies, semblables aux dentelles qui ornaient les plateaux. Les roues grinçantes du cabriolet s'éloignaient en soulevant des cailloux. La mère et le frère s'étaient discrètement éclipsés sans que l'écrivain les ait salués de vive voix.

Durant toute la matinée le château resta plongé dans un silence lugubre et embarrassant. Même Zorosky n'osait bouger et il restait, le museau aplati, près du froc blanc tombé par terre. Fenêtres obscurcies par de lourds rideaux. Feu éteint. Corps abandonné sous les couvertures. Tartines beurrées laissées sur la table. L'eau pour les ablutions s'était refroidie pour la troisième fois. J'avais l'impression que cette situation allait durer éternellement quand l'arrivée du sculpteur de Blois, en un clin d'œil, mit fin à ce tableau de désolation. À peine les mains grossières de l'artiste avaient-elles posé sur la table les délicates figurines de terre cuite que l'écrivain laissait échapper un rire convulsif en prononçant les noms de Goriot, Vautrin, Rastignac et d'autres personnes comme s'il faisait l'appel.

La vision de cette foule de personnages sur la table me faisait aussi une forte impression. Ils étaient représentés exactement comme il me les avait décrits au cours de longs monologues et comme je les retrouverais par la suite dans son roman. Leurs expressions, les détails de leur apparence physique et leurs vêtements ne laissaient aucun doute.

C'était Goriot cette figure énergique couverte d'une forêt de cheveux qui retombait comme des ailes sur ses deux yeux bleus. Mais c'était aussi Goriot ce vieillard à la vue chancelante, aux longs cheveux blancs lui descendant jusqu'aux oreilles, au regard éteint, à la bouche tordue par une grimace de douleur, aux mains osseuses, à la redingote noire trop large, au pantalon à carreaux et aux chaussures déformées.

Et c'était Vautrin, le forçat, cet être au regard diabolique et à la bouche moqueuse sous le haut-de-forme, au visage couvert de nombreuses cicatrices, aux épaules larges, avec une main dans la poche et l'autre sur sa canne.

Ce jeune homme à l'air aimable, au teint blanc et au regard plein d'illusions, qui ressemblait à une jeune fille, représentait Rastignac, le personnage qui à la fin du roman allait accompagner Goriot jusqu'à sa tombe au cimetière du Père-Lachaise.

Les figurines étaient si nombreuses et je n'avais pas clairement en tête tous les personnages qu'elles représentaient, mais je me souviens bien avoir relevé l'absence de la patronne de la pension Vauquer ; j'ai vainement cherché le visage revêché au nez en forme de bec de perroquet sans le trouver, mais je ne posai aucune question. Seulement, sans elle, ces figurines sur la table

étaient pareilles à un groupe de comédiens dépaysés qui, sans la *primadonna*, ne se décidaient pas à entrer en scène.

Les journées bien remplies recommencèrent à défilier. La plume s'était remise au travail de manière forcée et toutes les autres occupations subissaient les contre-coups du travail. Les personnages, selon leur démiurge, étaient à peine esquissés, manquaient de couleur et de volume : avant de donner ces pages à imprimer, il devait leur insuffler de la vie.

Les relectures du même morceau continuaient pendant des heures et embrouillaient mon esprit. Initialement maigre, Goriot devenait obèse, avant de redevenir maigre dans une métamorphose continue. Ses redingotes changeaient de couleur et de longueur. Son nez devenait pointu, grossissait, devenait violacé. Le gros grain de beauté velu qu'il avait sur la joue droite se déplaçait sur le front puis migrait sur le menton et à la fin disparaissait complètement.

Il entourait, noircissait, soulignait les mots, il remplissait tout espace blanc sur les feuilles, il dessinait des flèches pour réunir des morceaux comme s'il s'était agi de relier des pays divers sur une carte de géographie. Parfois il supprimait des pages entières en barrant d'une ligne droite ses mots tracés d'une écriture anguleuse et irrégulière. Il récrivait, confrontait les pages, les lisait à voix haute puis froissait les feuilles, et en lettres majuscules, écrivait dans les marges exiguës de ce qu'il avait supprimé le mot « ANNULER ! », en repassant plusieurs fois la plume pour le rendre évident.

Tout ceci il le répétait pendant des jours entiers pour tous les personnages, en tournant entre ses mains les fi-



gurines et en dessinant pour chacun des êtres des variantes multiples. Naturellement il revenait sur ses dialogues, sur les descriptions des paysages, sur les passions qui agitaient l'humanité dont était peuplé son manuscrit. Il aurait fallu des journées avant qu'il se décide à emballer ses feuilles et à les ficeler, prêtes à être expédiées chez l'éditeur.

[... ..]

On célébra l'après-midi précédant le départ en jouant au whist. J'y participai moi aussi, comme cela arrivait souvent quand un quatrième joueur venait à manquer. Le sort voulut que je fasse équipe avec madame de Margonne, car nous avions tous les deux tiré les cartes les plus fortes. C'est elle qui devait mélanger puis distribuer les cartes, en partant du romancier placé à sa droite qui eut tout de suite les honneurs en tirant un roi.

— Auguste combien d'atouts possédez-vous ? me demanda ma partenaire en me faisant un clin d'œil.

— Elle sera riche comme d'habitude, dit son mari en passant la main avec l'as de l'atout.

Les deux hommes et la dame, au lieu de la conversation habituellement brillante et mesurée, adoptaient à la table verte une attitude de tenanciers de tripot clandestin ; ils communiquaient à moitié en contractant des parties de leur visage, ils se fichaient les uns des autres, se disputaient en jurant, changeaient de physionomie en se prenant pour des joueurs invétérés et, à défaut de

s'affronter comme des ennemis, ils le faisaient du moins comme des adversaires redoutables.

Assise sur le bord du siège, à cette occasion, mon alliée, le buste droit, les coudes posés sur la table, tenait les cartes dans ses deux mains. Une fois mon tour venu, elle tapota avec l'ongle de l'index le dos de la carte, en faisant en même temps une grimace avec sa bouche vers la gauche. Tel était le signal convenu pour me dire qu'elle avait besoin de monter en valeur. Avertissement qu'aujourd'hui je n'aurais pas esquivé, puisqu'entre-temps, en m'entraînant dans ce domaine grâce à Thérèse et à nos voisins, j'avais eu le moyen de m'instruire. Mais en ce temps-là, les ruses de ce genre m'échappaient et décevant mon partenaire, je me retrouvais à faire toujours le contraire de ce que le jeu exigeait.

Dans ces circonstances, la châtelaine de Saché ne m'épargnait pas ses injures.

— Bon à rien ! me lançait-elle dans le meilleur des cas.

Mais son habileté à trouver des vocables qui m'étaient destinés, dotés de significations efficaces, était infinie, tout comme la variété des termes utilisés, ayant tous des rapports avec la maladresse, l'idiotie, la crédulité et même la malhonnêteté.

Une fois la partie achevée, les joueurs reprenaient d'un air naturel l'apparence des mécènes raffinés qu'ils étaient ; ils se réappropriaient les manières exquises et le langage mesuré auxquels ils étaient habitués ; ils se lançaient dans des discussions spirituelles, propres aux intelligences les plus élevées et ils s'adressaient aux domestiques de manière courtoise.

— Auguste, jouer avec vous a été un régal, je vous regretterai, dit à cette occasion ma calomniatrice, avant de commencer à discourir sur la musique avec son invité de marque, mon maître.

Je l'entendis décrire les mouvements de l'ouverture de *Guillaume Tell* qu'elle avait vu en 1829 à Paris. Elle parlait des accents légers et poignants des violoncelles, de la tempête déchaînée, de la mélodieuse intervention du cor et de la flûte en contrepoint, du final entraînant de la fanfare et des trombones. Et pour chaque mouvement, elle recourait à des images sublimes de rêves et d'idéaux, de patrie et de liberté, de chemins pavés de lumière, de cieux qui s'éclaircissent, de triomphe de peuples opprimés.

Sa silhouette, assise sur le bord du canapé vénitien, de peu aimable devenait délicate et agréable quand elle se lançait dans ses raisonnements, en formulant ses sentiments et ses émotions si nobles. Au comble de la ferveur, les yeux clos pour mieux se concentrer et se rappeler le motif, elle agita le poing pour mimer la vive irruption des fanfares et sa coiffé glissa, découvrant le chignon de ses cheveux gris.

[... ..]

**Bernard Morlino, blog, 28 mars 2014**

Psychothérapeute, grande lectrice, présidente de la société italienne des amis d'Honoré de Balzac — n'est-ce pas merveilleux comme présidence ? — Rosa Romano Toscani nous propose un excellentissime récit des *Mémoires d'un fidèle serviteur*, celui de Balzac, bien sûr. Tout est inventé mais tout est si vrai, véridique même. On y sent battre le cœur de l'écrivain et de son ami qui se plie en quatre pour lui être agréable.

Le narrateur souligne le sens de l'humour de Balzac qui se plaignait que ses contemporains passaient leur temps à cultiver les pires défauts des hommes : avarice, perfidie et luxure. Se mettait-il dans le lot ? Le scrutateur nota que le romancier avait la particularité d'être très précis tout en vivant dans une certaine confusion à l'image de son cabinet de travail, plein de papiers sur le sol garni de livres et de manuscrits indéchiffrables au premier venu, aux lettres tachetées de traces de café. Évidemment il ne fallait pas toucher à toute cette architecture de papier, véritable cathédrale littéraire dont le prêtre était l'écrivain, et le serviteur, l'enfant de cœur.

D'après Balzac, le travail d'un artiste consistait à « aspirer à l'immortalité ». Balzac est comparé à un taureau à cause de son cou impressionnant. Un critique italien se fit remarquer avec la même comparaison. Ce qui déclencha l'ire de Balzac. Le plus souvent l'écrivain se lançait dans l'écriture à corps perdu vers minuit pour s'arrêter épuisé en fin de matinée, vrai marathonien de l'écrit. Après s'être restauré, il filait chez son éditeur pour surveiller les épreuves.

Certaines nuits, il ne pouvait pas écrire, hanté par les incursions prochaines des huissiers qui pouvaient surgir à l'improviste. Tout le livre est un grand kaléidoscope balzacien qui nous fait voyager dans les méandres de la création et de la vie privée du grand homme de lettres.

**Vittorio Frigerio, *Book Reviews*, 10 février 2014**

Des générations de balzaciens passionnés ont fait qu'il est devenu on ne peut plus difficile de trouver quelque chose de neuf à dire d'un des auteurs les plus centraux, et les plus étudiés, de la littérature française de tous les temps. Aucun aspect de l'œuvre ou de la vie de Balzac n'a échappé à la loupe de l'universitaire ou à la curiosité des lecteurs en mal de dénicher les secrets les plus cachés de leur idole. On ne devrait donc pas être excessivement surpris de voir maintenant le romancier transformé en héros de roman. L'évolution paraît même très naturelle.

Personnage central de cette fiction traduite de l'italien, Balzac y est vu à travers le regard de son entourage, et en particulier du « fidèle serviteur » du titre, personnage surprenant qui se laissera lui-même tenter par le démon de l'écriture. Simple témoin tout d'abord de la vie orageuse et compliquée du romancier, celui-ci permet au lecteur de rentrer dans l'intimité du créateur à travers un travail minutieux de reconstitution de certains moments de son existence et de son parcours. C'est une banalité de dire qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre, mais dans ce roman le lieu commun est adroitement retourné et l'admiration disproportionnée que Balzac inspire à son serviteur, évoluant au fil des ans et des expériences, provoque des conséquences imprévisibles que nous nous voudrions dévoiler au lecteur et que nous lui laissons le plaisir et la surprise de découvrir s'il accepte de suivre l'auteur dans le monde, reconstitué méticuleusement jusque dans les plus petits détails, du père de la *Comédie humaine*. De lecture très agréable et servi par une écriture simple et élégante, évoluant graduellement d'une atmosphère initialement placide à un univers inattendu où les personnages sont moti-

vés par d'obscures ambitions, ce roman fera les délices de tout bon balzacien, qui se prendra volontiers au jeu de vérifier les quantités de « petits faits vrais » qui l'émaillent, pour ensuite se perdre avec plaisir dans une intrigue qui prend ironiquement ses distances d'avec l'histoire.

**Felice Piemontese, *Il Mattino*, Napoli 17 novembre 2013**

Il n'est pas rare de voir des grands écrivains devenir eux-même des personnages de roman. C'est le cas d'Honoré de Balzac, le Géant de la Littérature, protagoniste de *Memorie di un fedele servitore*, publié par Portaparole (qui fera l'objet demain d'un rendez-vous littéraire au palais Grénoble à Naples).

L'auteur, Rosa Romano Toscani — célèbre dans la capitale pour son activité de psychanalyste — très passionnée de Balzac —, perpétue le mythe romantique de l'écrivain avec délectation.

Dans le livre, un jeune paysan de Touraine suit le sort de Balzac pendant des années — à Saché, Paris, Vienne —, devient son confident, son factotum, son complice. Le roman tresse avec maîtrise anecdotes réelles et chroniques imaginaires. Et, si Balzac domine, le « fidèle serviteur » ne se dessine pas un rôle secondaire, tant il est vrai qu'une fin à surprise dévoilera sa véritable identité.

Très efficace dans la reconstitution de l'ambiance et des événements historiques, ce roman, qui se lit d'un trait, explore la liaison maître-serviteur, assimilable à la liaison père-fils, dont le jeune serviteur voudra s'affranchir. À côté de ces deux protagonistes, font irruption d'autres écrivains et artistes célèbres de l'époque, presque jamais indiqués par leurs noms — non plus que Balzac qui n'est jamais mentionné.



La petite dormait et les voyageurs s'étaient tus. Devant moi la plume de l'écrivain avait commencé à glisser sur le calepin, indifférente aux soubresauts de la voiture. Il levait de temps en temps les yeux éclairés par une lumière intérieure, comme pour mettre au point une pensée sur le point de s'évanouir. La main, en cet instant fugace, restait immobile, suspendue en l'air, en attendant que les mots se forment dans son esprit. Plissant le front, les sourcils froncés, les lèvres charnues serrées : le miracle de la création était en cours. Le Prométhée créateur passait en revue le flux d'émotions et d'images et il laissait courir sa plume, griffonnait sur la feuille avec fougue, presque avec violence, et moi je n'entendais plus le bruit des roues sur la route, mais seulement le grattement de cette plume.

2.24

ISBN 978-88-97539-30-8



9 788897 539308

18,50 euros